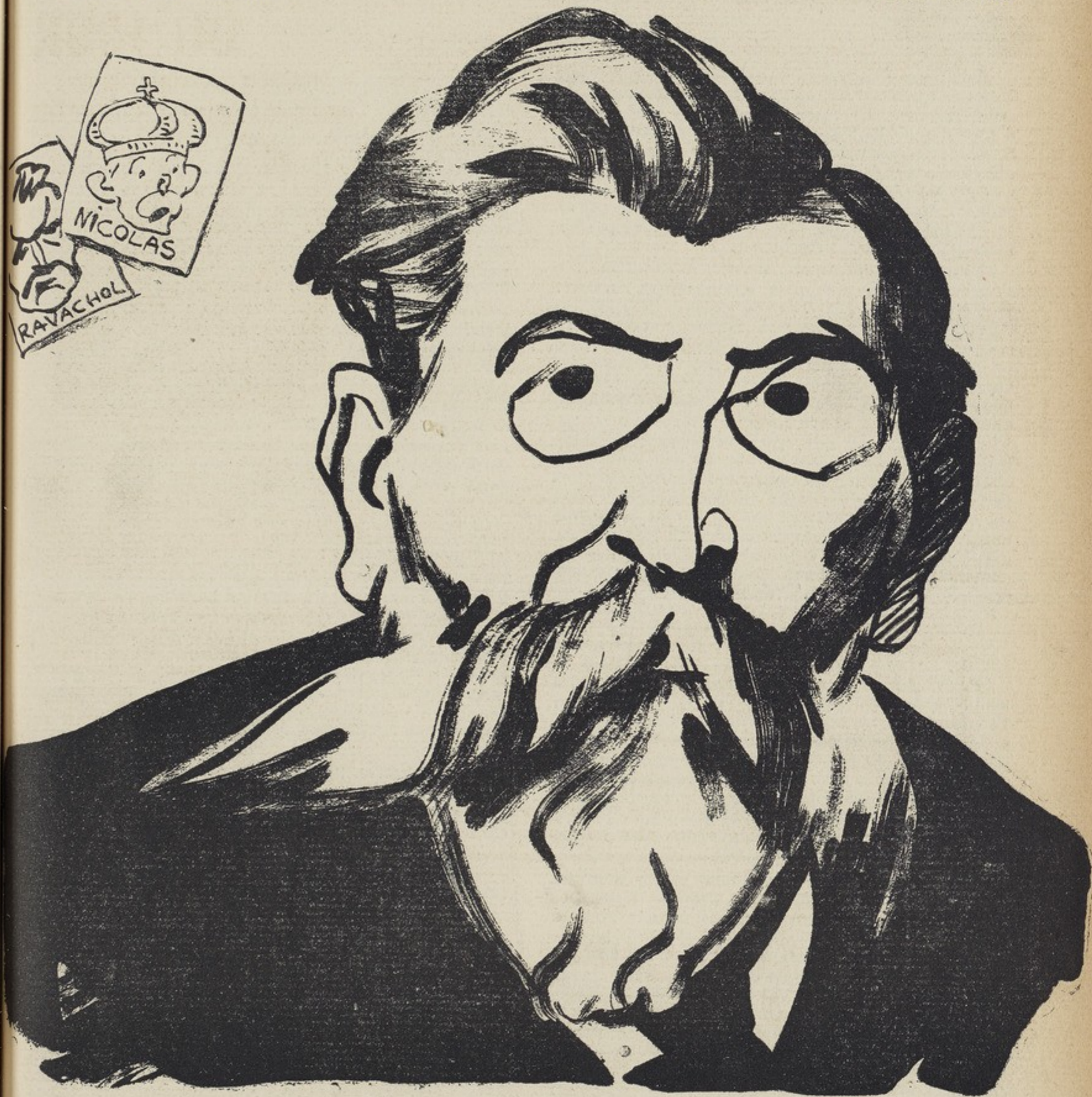


Les Hommes du jour

Dessin de A. Delannoy

Texte de Flax



PAUL BROUSSE

17 Octobre 1908. — N° 39
10 Centimes

Le prochain numéro sera consacré à
Edouard LOCKROY

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

38, Quai de l'Hôtel-de-Ville, 38 — PARIS (IV^e)

Administrateur : **Henri FABRE**

Abonnements

UN AN.	6. »
SIX MOIS.	3. »
TROIS MOIS.	1.50
ETRANGER.	8. »

PAUL BROUSSE

Avant que d'entreprendre la biographie du citoyen Brousse, le lecteur nous permettra de lui faire part de notre embarras. Le citoyen Brousse, on le sait, vient d'être exclu du Parti socialiste par la Fédération de la Seine. Si le citoyen Brousse n'avait pas été exclu, nous n'aurions pas le droit de le critiquer sous peine de boycottage. Mais le citoyen Brousse ayant été exclu, nous avons le droit d'en dire tout le mal que nous en pensons et même celui que nous ne pensons pas ; pas un socialiste ne s'avisera de protester.

Pourtant, à l'heure où paraîtront ces lignes, la situation du citoyen Brousse sera peut-être modifiée. Peut-être aura-t-il fait appel au congrès de Toulouse de la sentence qui vient de le frapper et peut-être le congrès de Toulouse l'ayant réintégré dans le Parti, il ne nous sera plus possible de formuler nos critiques. Ou si ayant déjà terminé notre biographie, nous avons décoché quelques méchancetés au citoyen Brousse, nous deviendrons simplement un diffamateur et un vil calomniateur. De sorte que le problème est très difficile à résoudre. Devons-nous dire du mal du citoyen Brousse ou ne le devons-nous pas ? Tout cela dépend de la situation que le citoyen Brousse occupera vis-à-vis du Parti. Mais n'ayant pas le don de prophétie, nous ne pouvons connaître de sa situation future. Donc que faire ? S'abstenir ? Ne dire ni bien ni mal du citoyen Brousse ? C'est sans doute le parti le plus sage et c'est celui auquel nous nous arrêterons.

* *

Pourtant rien ne nous empêchera de souligner les contradictions qui fleurissent la carrière du citoyen Brousse. Unifié ou non, le citoyen Brousse n'en a pas moins débuté — comme tant d'autres — dans le révolutionnarisme le plus intransigeant pour aboutir au réformisme le plus pâle. Il a évolué dira-t-on. Certes, si l'on considère les évolutions savantes auxquelles il s'est complu. Mais son droit d'évolution doit-il aller jusqu'à poursuivre et flétrir les disciples que son action d'autrefois a suscités ? Telle est la question.

Assez souvent, nous entendons parler avec un mépris superbe des petits jeunes gens de la nouvelle école. Ceux qui affichent ce mépris ne sont plus de petits jeunes gens. Ils ont vieilli. Mais il fut une époque où ils étaient plus ardents encore et où ils faisaient davantage figure d'énergumènes que ceux qu'ils dénoncent aujourd'hui. Peut-être un jour, les petits jeunes gens que nous sommes atteindront-ils à la sagesse. Mais, pour eux, la suprême sagesse sera surtout de se souvenir et, après avoir renié le passé, de ne pas se montrer implacables envers les nouveaux venus coupables seulement de reprendre les errements (?) d'autrefois.

* *

Le citoyen Brousse, grand chef des possibilistes, comptait, aux environs de 1871-1879, parmi les plus farouches disciples de Bakounine et signait, de concert avec Jules Guesde, autre révolutionnaire assagi, de violents manifestes contre Karl Marx, ce bon Dieu de l'église socialiste. Le citoyen Brousse, expulsé

d'Espagne où il avait été condamné à mort pour excitation au régicide, dirigeait et rédigeait un journal *l'Avant-Garde*, où il écrivait des choses dans ce goût :

« Nous ignorons quels procédés plus certains l'avenir tient en réserve. Mais il pourrait bien se faire que ceux qui croient fermement qu'on peut DANS UNE POITRINE ROYALE OUVRIR UNE ROUTE A LA RÉVOLUTION, fissent bon marché désormais du salut de l'entourage ! Que pour se trouver enfin, seuls, face à face avec un porte-couronne, ils marchassent à lui, au travers de la tourbe des courtisans, secouée, dispersée, ROMPUE AU BRUIT ET A LA LUEUR DES BOMBES. » (1878).

Le citoyen Brousse, par arrêté du 4 mars 1879, était mis en état d'accusation et renvoyé devant les Assises fédérales (Suisse), comme s'étant rendu coupable « d'actes contraires au droit des gens, en publiant, soit comme auteur, soit comme éditeur, un grand nombre d'articles qui ont paru dans le journal *l'Avant-Garde*, et qui revêtent un caractère délictueux. »

Ces articles, nous allons en donner quelques extraits, particulièrement savoureux. Le citoyen Brousse nous pardonnera, lui qui est l'homme des petits papiers.

Numéro 3, page 1 :

« L'expérience a parlé ! LOIN DE NOUS LA VOIE PACIFIQUE ET LÉGALE ! A NOUS LA VOIE VIOLENTE QUI A FAIT SES PREUVES ! Laissons les radicaux à leur radotage pacifique, ALLONS AUX FUSILS SUSPENDUS AUX MURS DE NOS MANSARDES, mais si nous les épaulons, ne les laissons se refroidir et s'éteindre que lorsque nous pourrons faire résonner leurs crosses, non seulement sur le sol d'une république, mais encore sur un sol qui soit la propriété collective du paysan et de l'ouvrier. »

Même numéro, page 3 :

« Pour tous les républicains sérieux, la clef de la situation est ces deux mots, qui sont deux actes : la COMMUNE par l'INSURRECTION. »

Numéro 12, page 2 :

Après avoir discuté l'utilité de l'assassinat politique et tout spécialement celle de l'assassinat du maréchal de Mac-Mahon, le citoyen Brousse déclare :

« ... se soumettre, se démettre... ou être descendu. »

« A Sedan, les Prussiens ont descendu le maréchal de son grand cheval de bataille. Maintenant son second cheval de bataille est le septennat, pourquoi n'essaierait-on pas à Paris une seconde édition mieux réussie ? »

« Comment, nous dira-t-on, vous nous prêchez l'assassinat politique ? *Certainement quand l'assassinat d'un homme prévient celui d'un millier d'autres ;* résolulement, quand on peut, en frappant un soldat stupide, faire triompher une cause, en évitant de sanglantes hécatombes prévues. »

« En principe, nous sommes contre l'assassinat politique. Mais si, dans un cas spécial, il peut être utile, nous savons regarder en face, et froidement, cette éventualité... »

On remarquera que si l'un des petits jeunes gens de la nouvelle école s'avisait d'écrire le dixième de ce qu'écrivait le citoyen Brousse, il serait immédiatement

poursuivi et jeté en prison par cet autre libéral, le citoyen Clemenceau.

Continuons :

Dans son numéro 27, l'*Avant-Garde*, discutant l'utilité de la tentative d'assassinat de Hoedel, dit entr'autres choses :

« Nous ne saurions appeler *insensé* l'homme qui veut déboulonner un empereur, fut-ce celui d'Allemagne, pas plus qu'en France nous n'avons traité de fous Orsini et Fieschi ; il y a ensuite des formes homicides que nous ne blâmons, que nous approuvons même : LE RÉGICIDE, LA VENGEANCE DE L'OUVRIER CONTRE LE PATRON, sont pour nous dans ce cas. »

Dans son numéro 28, l'*Avant-Garde* publiait sous le titre : *Hoedel, Nobiling et la propagande par le fait*, un article où il était dit que la propagande socialiste théorique ne suffit pas à amener les masses à la compréhension de leurs vrais intérêts et qu'il faut à côté de la théorie de « l'acte », c'est-à-dire la révolte en fait, la Commune de Paris, par exemple, ou la machine infernale de Fieschi, ou la bombe d'Orsini, ou les pistolets de Hoedel et de Nobiling.

« Voilà, disait l'*Avant-Garde*, un jeune homme qui, pendant douze heures, a senti au niveau de son épaule la main de son contre-maitre, voilà un homme qui pendant douze heures a risqué ses membres en les sentant frôler par les rouages de la machine, un homme dont l'attention a su être sans cesse en éveil et les muscles sans cesse en mouvement ; il rentre chez lui, que pensez-vous qu'il désire ? Des brochures, des journaux, des gros livres ? Oh ! que non pas ! Ce qu'il veut, ce sont quelques instants de joie, en famille, quelques heures de repos au foyer. Beaucoup même n'aspirent qu'à deux choses : la soupe et le lit, nourriture et sommeil.

« Eh bien ! Fieschi tire sur un roi sa machine infernale ; Orsini sème de bombes la route d'un empereur ; Hoedel tire et manque ; Nobiling tire et blesse. Un point d'interrogation se dresse immédiatement partout, sur la place publique, dans la rue, au foyer, sous le chaume et dans la mansarde. Nul ne peut rester froid, demeurer indifférent. Pour ou contre, tout le monde s'agite. Que veulent ces assassins, dit l'ouvrier qui va à la fabrique comme le paysan qui va à sa charrue. Ils ne veulent plus de rois, plus d'empereurs. Que mettront-ils à sa place ? La République, parbleu ! dit un passant.

« On arrête le passant, mais le coup est donné, l'ébranlement est produit... Partout on discute la République, et quand on discute la République, la République s'établit. »

Et l'*Avant-Garde* expliquait que le régicide est un moyen de propagande républicaine et non pas anarchiste, comme l'était la Commune de Paris : « Si Hoedel et Nobiling, dit-elle, avaient été des anarchistes conscients, ils eussent attendu quelque temps encore et ils AURAIENT FAIT MIEUX. »

Est-il utile d'affaiblir, par de vains commentaires, d'aussi précises déclarations ? Et ne faut-il pas applaudir des deux mains des théories aussi puissamment raisonnées que lumineusement exposées ?

Reprenons les choses au début. Paul Brousse est né à Montpellier, en 1844. Ce fut dans cette ville qu'il commença ses études de médecine. Signalons que l'année 1867, lors de l'épidémie de choléra qui sévit, il se distingua particulièrement et reçut la médaille d'or des Hôpitaux.

Malheureusement, il s'occupait de politique, faisait de l'opposition à l'Empire et s'affiliait à l'*Internationale*. Cela l'empêchait d'être diplômé médecin, et bientôt, après la Commune, il devait s'enfuir. Il passa d'abord en Espagne, d'où il ne tarda pas à être expulsé. Il vint alors en Suisse, à Genève, comme délégué au Congrès qui se tint dans cette ville (1873). De Genève, il passa à Lucerne, à Zurich, puis à Berne, où il fut diplômé docteur par l'Université et nommé assistant au Laboratoire de Chimie. Il resta à Berne, pendant quatre ans. En 1877, il y fut condamné pour avoir pris part à la manifestation du 18 Mars.

C'est à cette époque qu'il entreprit la publication de cette *Avant-Garde*, dont nous avons donné quelques extraits. Il avait comme collaborateurs, au début, Reclus et Kropotkine. Condamné à deux mois de prison et à dix ans de bannissement, il se refugia en Angleterre.

De retour en France en 1881, Paul Brousse changea son fusil d'épaule. Il en avait assez de la méthode révolutionnaire.

Lui qu'on avait vu prêchant l'action violente, le régicide et la bombe, devint un réformiste et un légaliste. Il inventa un mot et une chose : le *possibilisme*. Autrefois il avait inventé un autre mot : la *propagande par le fait*. Il s'était déclaré plus qu'anarchiste : *amorphiste*, ce qui signifiait qu'il ne voulait aucune forme, non seulement de gouvernement, mais même de groupement.

Ayant fait peau neuve, on le vit combattre les guesdistes, ses alliés d'aujourd'hui qui étaient les révolutionnaires de l'époque. Il les combattit si bien qu'il provoqua la scission du parti ouvrier, lors du congrès de Saint-Etienne. Il faut relire son journal le *Proletaire* pour se rendre compte de l'acuité que prirent les polémiques.

Nommé conseiller municipal des Epinettes, il devint rapidement président du Conseil. Et, chose admirable, merveilleux sujet à philosopher, l'anarchiste Paul Brousse se mit à visiter les Anglais, au nom de la Ville de Paris, reçut l'année suivante, toujours au nom de la Ville de Paris, les délégations anglaises. On était loin de Bakounine.

Mais le plus amusant, ce fut de voir le régicide Paul Brousse, expulsé autrefois d'Espagne, s'aplatir devant le morveux Alphonse XIII qu'une bombe, selon les conseils du rédacteur de l'*Avant-Garde* manqua, quelques jours après, ravir à l'affection de ses sujets.

Depuis, Brousse a continué. Il vient tout récemment de refuser de signer un manifeste contre le voyage de Fallières en Russie. Il s'est déclaré partisan de l'alliance franco-russe.

Et le voilà maintenant hors du Parti qu'on commence enfin à débroussailler. Qui pourra s'en plaindre ? Il y a longtemps que par son attitude, Brousse s'est mis en dehors de l'Unité.

On le dit honnête. Il ne tripote pas. Il ne s'est pas enrichi. Soit. On ajoute qu'il a usé de son droit en changeant d'opinion, n'étant pas l'homme absurde qui ne change jamais. Soit encore. Mais à cela nous ferons observer que lorsqu'on s'est trompé aussi grossièrement ; lorsque, pendant dix ans on a prêché la violence, la bombe, le meurtre ; le jour où l'on change d'avis, le jour où l'on s'aperçoit qu'on était dans l'erreur, on ne conserve plus qu'un droit : se taire et rentrer dans la vie privée.

C'est trop facile, vraiment, de pousser les gens à la

prison, de les inciter au sacrifice et de venir dire après : ça ne compte pas. Au moins doit-on avoir la pudeur de ne pas railler et mépriser ceux qui, aujourd'hui, se risquent à reprendre quelques-unes des théories de jadis.

Telle est la morale que nous croyons devoir tirer du cas Brousse.

Cependant nous ferons observer que, si par un hasard improbable, Brousse est repêché à Toulouse, tout ce que nous venons de dire n'existe plus ; les passages publiés deviennent apocryphes, les commentaires idiots, les faits relatés erronés.

Et nous prions le lecteur de nous considérer comme un infâme menteur, se complaisant dans la calomnie et la diffamation.



LA SEMAINE

Petit Bulletin hebdomadaire

— *Je ne comprends plus rien à la politique me disait un brave homme de républicain demeuré très libéral et très démocrate. Je n'y comprends plus rien, si toutefois il y a quelque chose à comprendre. Quand j'étais jeune, sous l'empire, j'appelais la République de tous mes vœux. Quand nous avons eu la République, elle n'était qu'une pâle copie de celle que nous avons rêvée et nous nous sommes mis à désirer autre chose. Aujourd'hui, il semble bien que nous avons obtenu satisfaction. Si j'en juge par les hommes qui sont au gouvernement et par le parti politique qui détient le pouvoir, tous nos désirs seraient comblés. Nous y voyons des radicaux intransigeants tels que Clemenceau, Pichon, Maujan et des socialistes tels que Briand, Viviani. On ne peut donc que se féliciter de la clairvoyance du suffrage universel et du progrès accompli dans les idées. Cependant de quelque côté qu'on se tourne, on n'entend que plaintes et récriminations. Il paraît que cette fois encore on n'a pas ce qu'on désirait. Vraiment les hommes sont insatiables. Que leur faut-il donc ? Ils ont la République radicale et même socialiste ; ils ont l'armée nationale, ils ont le suffrage universel, ils ont toutes les réformes qu'ils souhaitaient. Que veulent-ils de plus ? C'est à n'y rien comprendre. D'autre part, on voit des socialistes renier et combattre violemment ceux des leurs arrivés au pouvoir ; on voit des radicaux se tourner contre d'autres radicaux ; on voit des opportunistes faire alliance avec les radicaux et les socialistes du gouvernement. Tous les partis sont confondus, brouillés ; c'est une véritable bouillabaisse de programmes, de théories, de systèmes ; c'est une confu-*

sion, un gâchi inouï. Vraiment, vraiment, c'est à n'y rien comprendre.

Je répondis à l'ancêtre :

O vénérable vieillard, la situation est pourtant bien claire. Quand vous rêviez de République, quand vous échafaudiez le système républicain, vous n'omettiez qu'une chose, qu'un simple facteur : la nature humaine — une sale nature, vous pouvez m'en croire. Tous les systèmes sont beaux, toutes les théories sont merveilleuses, tant que cela se passe sur le papier et qu'on n'entre pas dans le domaine de l'application. Mais, dès que de la théorie on passe à la pratique, adieu ! la sale nature humaine fait son apparition. Certes le suffrage universel, la démocratie organisée, le peuple exerçant le pouvoir au moyen de ses délégués, tout cela est fort joli. Mais il fallait compter avec les délégués, avec l'ambition, l'égoïsme, la corruption, la trahison. Il fallait s'attendre aux volte-faces et aux reniements. Voilà ce que vous n'avez pas prévu. Voilà pourquoi des révolutionnaires de jadis sont aujourd'hui de pâles opportunistes et pourquoi les vieux demeurés sincères, fidèles à leur idéal, n'y comprennent plus rien, dans le pêle-mêle des partis, des groupes et des intérêts.

Alors, demanda l'ancêtre, tout est à recommencer. Nous nous sommes battus pour rien. Nous n'avons fait que remplacer un personnel par un autre ; nous avons simplement changé l'étiquette. Il faut constituer un parti nouveau avec un programme tout neuf et envoyer d'autres hommes au pouvoir.

— O naïf entre les naïfs! répondis-je. O vieillard incorrigible! Vous voulez donc recommencer la même farce? L'expérience ne vous a rien appris? Ne voyez-vous donc pas que tant que des hommes iront au pouvoir la situation ne changera pas. Aujourd'hui, il n'y a plus rien: ni radicalisme, ni réformisme, ni socialisme. Il y a la lutte de plus en plus âpre entre deux classes: la classe ouvrière, groupée dans les syndicats et dans le parti socialiste et la classe bourgeoise abritée derrière le gouvernement. Tout gouvernement, quel qu'il soit, est fatalement voué à la défense capitaliste. Il est au service d'une classe contre l'autre. Et retenez bien ceci: Tout révolutionnaire, tout démocrate qui, dans les conditions actuelles accepte une place au gouvernement est un traître. Installé au pouvoir, il ne pourra faire qu'une œuvre de trahison.

— Alors? alors?

— Alors? bon vieillard? il n'y a qu'à employer d'autres moyens. Il n'y a qu'à chambarder tout cela. Jetez-moi à terre le parlementarisme; l'armée, le système administratif, la magistrature, transformez le mode de propriété. Organisez le peuple révolutionnairement et, à la première occasion, allez-y carrément, secouez l'édifice jusqu'à ce qu'il s'écroule.

Le vieux démocrate demeuré sincère et fidèle à son idéal, réfléchit longuement, hocha plusieurs fois la tête, puis déclara:

— Non, décidément, cela ne se peut pas. Le chambardement, la révolution, n'en parlons pas. Puisque nous nous sommes trompés, il nous reste un moyen, plus efficace celui-là: c'est de ramener le Roy.

FL.



DE TOUT UN PEU



Pantins et renégats

ILS étaient deux, à Bandol, autour du dictateur en voyage et ils l'ont suivi de Bandol à Draguignan, de Draguignan à Brignolles.

Ces deux là sont: l'ancien nationaliste, Louis Martin et l'ancien anarchiste, Escarpefigue.

* *

Le premier, l'avocat Louis Martin, actuellement député du Var, a donné l'exemple de nombreuses palidonies. Avant que d'être élu et ce, grâce à des conditions exceptionnelles, il comptait à son actif un nombre sérieux de blackboulages. Il fut candidat contre ce même Clemenceau à la suite duquel il marche aujourd'hui. Il fut plus tard l'allié du vieux communaliste Cluseret, tombé dans le nationalisme. Il fut lui-même nationaliste et on le vit crier à pleins pou-

mons: A bas Loubet, le jour de l'élection présidentielle. Aujourd'hui, l'avocat Louis Martin qui fut jadis rayé du barreau tout comme son copain Aristide, parle au nom du parti radical socialiste et, de cette voix nasillardes qui fait la joie de ses auditeurs, il proclame son amour de la République et son attachement au ministère qui le paie.

* *

Le second avant d'être maire de Toulon et d'avoir fait fortune était anarchiste à Marseille. Il collaborait au *Libertaire*. Il s'appelait le compagnon Jouvarin. Il n'avait pas le sou et s'intitulait vaguement ingénieur civil.

Mais déjà, à Marseille, les compagnons se méfiaient de lui. L'arriviste montrait le bout du nez:

Déjà sous Jouvarin perçait Escarpefigue.

Ayant lâché l'anarchisme pour la politique, Jouvarin est devenu maire de Toulon et en a profité pour s'enrichir. De reniements en reniements, il a fini par lâcher le parti socialiste et se mettre à la remorque de Clemenceau. Aujourd'hui Escarpefigue est patriote. Il place sa main sur son cœur et, la bouche en cul de poule, déclare à qui veut l'entendre:

— Mon cœur saigne quand je songe à l'Alsace-Lorraine.

Pantins et renégats!...

* * *

« Nos » Peintres

UN des clous du Salon d'automne, du moins ce que nos critiques d'art présentent ainsi, c'est l'académique décoration de Maurice Denis. Elle appartient à un russe, M. Morosoff. Mais celle que Denis exposait le printemps dernier au Salon lui fut commandée par un allemand.

Denis s'est fait d'ailleurs en Allemagne une situation bien supérieure à celle qu'il occupe en France.

Il est de piquantes contradictions.

Denis est un traditionaliste farouche; il s'efforce, et prétend y réussir, à continuer la grande tradition française; il a écrit une foule d'articles pour proclamer sa volonté de rester essentiellement français, et lorsqu'il parle de lui, il dit: « Je suis un latin ».

Or, cet amant de notre tradition, ce français toujours, ce latin quand même, n'est vraiment goûté, apprécié et admiré que par des allemands ou des russes!

* * *

Ses Mots!

ON sait que Clemenceau est l'homme le plus spirituel de France. On ne peut malheureusement recueillir tous ses bons mots.

Nous nous proposons, sous cette rubrique de mentionner tous ceux qui nous parviendront et de les publier plus tard en un recueil.

Voici le dernier en date:

La veille de son départ pour le Var, le Grand Flic s'adressant au capitaine Maujan, lui demanda à brûle pourpoint:

— Savez-vous pourquoi l'entente cordiale était un fait inévitable?

— ???

Savez-vous pourquoi Anglais et Français sont fatalement des alliés?

— ???

— Parce qu'ils se tiennent par la Manche.

Maujan n'est pas encore revenu de son effarement.



Le coup de pied d'Arthur

Tous les jours la C. G. T. porte un nouveau défi à l'ordre social; pourquoi ne ferme-t-on pas la Bourse du Travail (*Arthur confond la Bourse du Travail avec la Maison des Fédérations; mais le « Gaulois » n'est-il pas le mieux informé des canards de Paris?*) Pour s'exercer dans l'ombre, la dictature de Pataud, grand maître de la lumière n'est que plus dangereuse, pourquoi ne brise-t-on pas le dictateur? »

* *

Celui qui parle ainsi, le juif converti Arthur Meyer, est le même que les rédacteurs du *Gaulois* appellent entre eux : *le satyre de la rue Drouot*. Il faut savoir, en effet, que ce septuagénaire à cheveux blancs a capturé naguère une demoiselle de Turenne âgée de vingt ans. L'alliance de ce juif et de ce rejeton aristocratique faisait dire à Forain :

« Ce coupé armorié aurait besoin d'un pneu de rechange. »

» < » < » < »

M. Keufer

LES journaux bourgeois nous ont raconté, avec louanges à la clé, que M. Keufer, grand maître de la Fédération du Livre et syndicaliste selon le cœur de M. Clemenceau, avait discrètement refusé la croix que lui offrait, non moins discrètement, M. Viviani.

Ce que les journaux bourgeois n'ont pas dit, c'est que, si M. Keufer refuse la croix pour lui-même, il ne dédaigne pas de la réclamer pour ses amis.

C'est ce que le citoyen Sergent a appris aux 2.500 typos qui se réunirent à la Bourse du Travail, après la tentative de grève générale.

* *

M. Keufer avait été délégué avec Sergent auprès du Ministre du Travail pour exposer les revendications de son syndicat.

Après avoir raconté sa petite affaire et obtenu la réponse du ministre, Keufer s'avisait tout simplement de demander la croix pour son ami Gaule, délégué au Comité Central. En vain Sergent protesta-t-il et fit-il observer qu'on ne les avait pas délégués pour cela? Keufer insista et le ministre promit.

Quelque temps après, Gaule était décoré. Voilà ce que Sergent a raconté aux 2.500 typos réunis à la Bourse du Travail. Keufer, présent, n'a pas protesté.

» < » < » < »

Méconnu

IL n'y a pas cinq minutes que vous conversez avec G. de Pawlowski qu'il vous confie : « Moi, je suis de la génération du Chat Noir. »

G. de Pawlowski a fait du Droit. Il « fait » à présent de la littérature. On est muet sur sa littérature, mais on le dit très fort en Droit. On cite de lui des travaux du plus haut intérêt.

Ne croyez pas que ses succès de juriste le flattent.

Avis Important.

Avec ce numéro se termine l'abonnement des abonnés de trois mois et d'un certain nombre de ceux de six mois. Nous prions ceux qui désirent renouveler cet abonnement de nous en faire parvenir le montant pour éviter des frais de recouvrements et du retard dans la réception du journal. Voir en 8^e page les avantages offerts aux abonnés.

Il s'en fout; et si, d'aventure, un de ses ouvrages littéraires était remarqué, il n'en ressentirait pas une très grande joie. C'est que son idéal est ailleurs.

Le rêve pour G. de Pawlowski eût été de passer pour un humoriste, un pince-sans-rire à la Alphonse Allais dont le Boulevard commente les mots et colporte — en les enrichissant — les équipées.

Avec un peu de travail, il acquit le flegme, sans lequel, disait-il, la blague manque de chic. Mais l'imagination lui fit toujours défaut.

Le seul trait typique et qu'il aime à faire circuler est celui-ci :

Il avait un ami; cet ami devint son élève. Deux fois la semaine, G. de Pawlowski lui donnait rendez-vous à la gare Saint-Lazare. Ils convenaient d'une heure et prenaient l'engagement d'être exacts. Le jour venu, l'un et l'autre arrivaient cinq minutes avant l'heure fixée. Ils se croisaient, se dévisageaient, sans paraître se connaître. L'heure sonnée, ils s'abordaient avec le plus grand sérieux : « Comment va?... C'est bien d'être de parole... »

L'histoire, habilement répandue, n'eût aucun succès. Evidemment ce fut injuste.

» < » < » < »

Mufledia

DEPUIS qu'il y a des journaux et des gens emprisonnés pour délit d'opinion, il est d'usage, dans toute la presse, d'assurer le service gratuit aux détenus politiques.

Pas un directeur de journal n'avait encore dérogé à cette tradition.

M. G. de Pawlowski n'a pas voulu qu'il y eût une règle sans exception.

L'autre semaine, nos amis de la Santé sollicitaient de lui le service de *Comœdia*. Pour être antipatriote, on ne s'intéresse pas moins à la vie artistique de la nation!

Voici le mot que G. de Pawlowski fit répondre :

« Nous avons fait, l'année dernière, quelques services à des détenus politiques; mais nous y avons renoncé, parce que le bruit nous est revenu qu'ils se faisaient emprisonner pour ça. »

On a de l'esprit à *Comœdia*, mais l'esprit, lorsqu'il s'exerce de la sorte, s'appelle d'un autre nom.

» < » < » < »

Une alerte

NOUS avons reçu, ces jours derniers, une visite à laquelle nous ne nous attendions pas.

L'honorable corporation des bouchers nous a adressé une délégation. Ces messieurs venaient apporter leur protestation indignée et nous annoncer leur intention de poursuivre les *Hommes du Jour*.

Motif. Le dessin paru dans notre numéro sur le général d'Amade. Messieurs les bouchers se sont émus, à juste raison, de voir représenter l'un des leurs — bien reconnaissable à son tablier couvert de sang et à son couteau — muni d'une tête de général.

Nous avons essayé de convaincre ces messieurs de la pureté de nos intentions. Mais ces messieurs ne voulaient rien entendre. Ils s'obstinaient à demander des poursuites. Ils ne réclamaient rien moins que la tête du coupable : Delannoy.

Heureusement que notre ami Grandjouan se trouvait là. Il a fourni l'argument probant et péremptoire :

— Messieurs, a-t-il déclaré, soyez-en certains, vous n'avez rien de commun avec le général que nous

avons affublé d'un tablier de boucher. Entre lui et vous, il y a une différence énorme. Pensez-y bien, Messieurs. Il n'opère que sur la viande fraîche ! »

Là-dessus, ces messieurs se sont déclarés satisfaits et se sont retirés sans insister.

Tout est bien qui finit bien.



AU SALON

Du Salon d'automne nous arrive une odeur de pourriture. Les fruits de Cézanne sentent mauvais depuis que des échappés de l'École des Beaux-Arts ou de chez Jullian leur ont fait connaître la morsure de leurs dents gâtées. Les chairs des *vahinés* de Gauguin nous paraissent blettes tellement elles ont subi, depuis dix ans, d'attouchements maladroits et brutaux. Les paysages de Gauguin nous semblent mornes et désolés depuis que les petits maîtres de la treizième heure y ont promené leur rachitisme, leur neurasthénie et leur dédain de la vie.

Pour que nous puissions jouir pleinement de ce que surent exprimer ces trois parias : Van Gogh, Gauguin et Cézanne qui certes n'avaient pas souhaité qu'un engouement stupide s'emparât de leur œuvre, il faudrait que l'atmosphère fût débarrassée des miasmes pestilentiels qu'y répandent, depuis quelques années, les sous-Cézanne, les sous-Gauguin, les sous-Van Gogh.

La horde des artistes plagiaires, des marchands et des boursicotiers d'art a canonisé les trois parias.

Mais hélas ! si Gauguin, Van Gogh et Cézanne revenaient parmi nous, au nom de Saint Cézanne, Saint Van Gogh et Saint Gauguin, il leur serait interdit de parachever leur œuvre ; il faudrait qu'ils y laissassent subsister l'indigence de métier, la naïveté voulue, le manque de sensibilité si chers à leurs thuriféraires de la dernière heure.

Or, Saint Gauguin, Saint Cézanne et Saint Van Gogh fulminent. Ils nous ont avoué qu'il est plus facile, à leurs démarqueurs, de faire un mauvais Gauguin, un mauvais Cézanne, un mauvais Van Gogh, qu'un plagiat de Bouguereau. Ils voudraient bien que le contraire fut possible. Nous nous ferons l'écho des récriminations de ce trio de canonisés. Les trois saints nous ont conseillé de ne citer, dans les *Hommes du Jour*, que très peu de noms d'artistes modernes, car, nous ont-ils dit, beaucoup de nos ex-amis, les amis et les petits amis de nos ex-amis sont très réclamis-

Deux personnages, dont l'aspect étrange intrigue les

badouins, parcourent les salles. L'un, grand, maigre, le teint olivâtre, est vêtu de bure ; il a l'air d'un ascète ou d'un ermite. L'autre semble appartenir à cette aristocratie charmante que Watteau fit surgir du domaine de sa fantaisie.

Devant les œuvres modernes, les deux visiteurs s'arrêtent parfois. Alors, un tremblement nerveux secoue la carcasse de l'ascète, la sueur perle sur son front et d'olivâtre son teint devient vert. Le personnage Watteau hausse les épaules, sifflotte un air léger et entraîne son compagnon.

Nous les suivons. Dans la salle, transformée en chapelle mortuaire, où sont exposés les corps de la famille du Gréco, l'ascète s'écrie : « Mais c'est un enterrement de septième classe qu'ils leur réservent ! »

Narquois, le personnage Watteau lui répond : « Ils auront le corbillard des Pauvres, mais ils ont l'Eternité devant eux. Pourquoi les plaignez-vous ?... Vous manquez vraiment de philosophie... »

« On a laissé, pendant trente ans, le corps de mes maîtresses dans un pourrissoir infect. On a mis chez le chiffonnier leurs satins, leurs soies, leurs velours, leurs brocarts. Aujourd'hui, une curiosité malsaine incite les vivants à remuer ce fouillis de velours, de soies, de satins et de brocarts ; ils n'en retireront qu'un peu de poussière.

« Puis, vous, Théotocopouli, n'auriez qu'à faire un signe à Messire Choléra, et moi, Monticelli, n'aurait qu'à secouer mes oripeaux quelque peu passés pour que l'engeance des brocanteurs d'art fut exterminée. Mais nous ne le ferons pas, car nous avons pitié de ceux dont les jours sont comptés. »

Alors, Monticelli est pris d'une quinte de toux. Il défaille. L'ascète le soutient tandis que le public, composé d'artistes, de snobs, de marchands, s'écarte avec dégoût. Monticelli est épuisé. Il fait un dernier effort et crache des rubis, des émeraudes, des topazes, des saphirs. Tous veulent en ramasser, se précipitent, bousculent les voisins, glissent et tombent.

Lorsqu'ils se relèvent, ils ne leur reste aux mains que quelques caillots gluants, rougeâtres ou verdâtres, des débris de poumon salis de poussière.

Les deux personnages ont disparu.

Nous ramassons un carnet dont chaque feuillet est couvert de notes. Nous en publierons quelques-unes pour l'édification de nos contemporains.

LES BOUQUINS

Maxime Gorki. — *Les Maîtres du Monde* (Librairie du Progrès). — Gorki s'est mis à voyager pour s'instruire, et il s'est arrêté chez les souverains des différents pays où il a séjourné. C'est ainsi qu'il a pu causer avec l'empereur d'Allemagne, le Tsar, bourreau de la Russie et le Roi de la République américaine : le Milliardaire. Il nous dit, sans amertume, avec une ironie et une fantaisie qu'on ne trouve pas dans ses contes, quels propos lui tinrent les souverains et quelles impressions il recueillit dans ses visites. Ces trois interviews sont trois petits chefs-d'œuvre de roserie. Déjà parues dans des journaux étrangers, ces pages du maître russe valaient d'être traduites. Dommage qu'on ait pu y joindre le magnifique réquisitoire écrit par Gorki contre la République bourgeoise française, alliée du Tsar, qui fit, lors de son apparition, hurler les journaux nationalistes. De magnifiques illustrations, de A. Delanoy, ajoutent à l'intérêt de ce petit volume.

* *

Charles Cros. — *Le Collier de Griffes*, chez Stock. — Ce nouveau volume de vers, édité par les soins pieux du fils du poète, poète lui-même, n'a certes pas l'originalité du *Coffret de Santal*, mais on y retrouve tout de même de la verve, de la fantaisie, de la tendresse et de l'émotion. Charles Cros qui, tout jeune, était déjà un grand savant et auquel on doit entre autres découvertes : le radiomètre, le photophone, le principe de la photographie des couleurs et, surtout, bien avant Edison, le phonographe, aurait pu devenir un grand poète. Mais, en poésie, aussi, il aura peut-être subi le sort des inventeurs méconnus. Tel faiseur de vers amorphes lui doit beaucoup, et un poème, comme le *Hareng-Saur*, a pu déterminer sa vocation. Cependant, il y a autre chose, dans l'œuvre poétique de Cros, et il faut oublier le fantaisiste pour se souvenir surtout du poète délicat et souple, chantant la vie et l'amour avec une mélancolie exempte d'amertume.



Nouveau **VIENT DE PARAITRE**

Dictionnaire

Superbe Encyclopédie
Universelle illustrée

La Châtre

Edition complètement refondue

COMITÉ DE RÉDACTION : André Girard, E.A. Spoll, Hector France, Léon Millot, Henri Dagan, Victor Méric, F. Rivière, etc.

Les collaborateurs ont puisé leurs documents aux sources de la vie intellectuelle : Voltaire, J.-J. Rousseau, d'Alembert, Diderot, Buffon, Condorcet et plus près de nous : Victor Hugo, Léon Cladel, Eugène Sûe, Félix Pyat, Louis Blanc, Jean Grave, Jules Guesde, Karl Marx, Spencer, Hæckel, Darwin, Büchner, Dr. Curie, Elisée Reclus, etc., etc.

Le grand Dictionnaire La Châtre est le plus progressif de tous les Dictionnaires, le seul embrassant dans ses développements tous les Dictionnaires spéciaux, le seul conçu dans un esprit de *Libre examen*.

OUVRAGE COMPLET EN 4 VOLUMES IN-4° A 3 COLONNES - 4144 PAGES

Illustré de plus de 3000 gravures; cartes inédites des départements; cartes colorées hors texte. Comprenant le plus riche et le plus varié des Dictionnaires de la Langue Verte.

Tous les volumes sont parus et livrables de suite
PRIX : 100 fr. broché; 120 fr. relié. Payables 5 fr. par mois. — Au Comptant 10 0/0 d'escompte

Tous les souscripteurs recevront gratuitement le supplément au DICTIONNAIRE LA CHÂTRE.

BULLETIN de SOUSCRIPTION

Le soussigné déclare souscrire à un exemplaire complet du DICTIONNAIRE LA CHÂTRE au prix de 120 fr. relié, ou 100 fr. broché, qu'il s'engage à payer 5 fr. à la réception de l'ouvrage et 5 fr. par mois jusqu'à fin paiement. (Bulnare Rouge ou Verte) SIGNATURE :

Nom.....

Profession ou qualité.....

Domicile.....

Découper ou recopier ce bulletin et l'envoyer à l'Administrateur des « Hommes du Jour », 38, quai de l'Hôtel-de-Ville, Paris (IV°).

VIENT DE PARAITRE

MAXIME GORKI

Les MAITRES du MONDE

LEURS MAJESTÉS :

GUILLAUME II — NICOLAS II — LE MILLIARDAIRE YANKEE

Illustrations de A. Delannoy

Un Volume in-16; Prix UN franc; 1.10 franco

EN VENTE aux bureaux des « Hommes du Jour », 38, quai de l'Hôtel-de-Ville, PARIS (4°)

Génération Consciente

ORGANE POPULAIRE

Propageant la limitation volontaire des naissances

Paraît le 15 de chaque mois

Principaux collaborateurs : Sébastien Faure, Docteur Meslier, Liard-Courtois, Fernand Kolney, Charles Malato, Albert Willm, Manuel Devaldès, Docteur Mescaux, Georges Yvetot, etc...

PRIX DE L'ABONNEMENT ANNUEL

France, 1 fr. 50; Union postale, 1 fr. 80

Administration : 27, rue de la Duée, (PARIS (XX°))

Rarement une doctrine a été aussi décriée et, par conséquent, plus méconnue, que celle de la prudence procréatrice.

Peu l'ont étudiée, tous en parlent, ne la connaissant que par les diffamations des pudibonds et des réactionnaires.

A tous ceux qui cherchent sincèrement la vérité, à tous ceux qui veulent *savoir pour agir*, nous disons :

Lisez et faites lire, abonnez-vous et procurez des abonnés à

GÉNÉRATION CONSCIENTE

Envoi gratuit

d'un numéro specimen sur demande

En vente à ses bureaux : La Grève des Ventres, par Fernand Kolney, prix franco : 0 fr. 15; La chair à canon, par Manuel Devaldès, prix franco : 0 fr. 20; Le Problème de la population, par Sébastien Faure, prix franco : 0 fr. 20; Génération consciente, par F. Sutor, prix franco : 0 fr. 55; La Préservation Sexuelle, par le Docteur Liptay, prix franco : 0 fr. 80.

LES TEMPS NOUVEAUX

Paraissant tous les Samedis

LE NUMERO : 0.10 CENTIMES

EN VENTE PARTOUT :

KIOSQUES, LIBRAIRIES, GARES

Administration-Rédaction :

PARIS — 4, Rue Broca, 4 — PARIS

LIRE CETTE SEMAINE

Une Utopie, Jean Grave.
Roquets et Terre-Neuve, André Girard.
Mouvement social et international, Desplanques, etc., etc.

LES HOMMES DU JOUR

PUBLICATION HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉE
Dessins de A. Delannoy. Texte de Flax



Maurice BARRÈS

« Les Hommes du Jour » ont obtenu depuis leur premier numéro, un succès qui va sans cesse grandissant. Les biographies de nos contemporains notoires, sont tracées avec humour et maîtrise par Flax. L'excellent dessinateur A. Delannoy a joliment crayonné leur portrait. En peu de temps « Les Hommes du Jour » se sont classés parmi les publications les plus intéressantes et ont mérité la faveur du grand public.

La Collection des Hommes du Jour fera prime avant peu.

LES HOMMES DU JOUR paraissent tous les samedis. En vente partout.

Le Numéro tiré sur papier de luxe, 10 centimes

Hommes du Jour parus :

1^{re} série. — Clemenceau, Hervé, Jaurès, Drumont, Picquart, Fallières, Rochefort, Guesde, Déroulède, Combes, Rochette, d'Amade.

2^e série. — Brisson, Yvetot, Lépine, Sembat, Bunau-Varilla, Sébastien Faure, Barrès, R. Bérenger, Vaillant, Paul Deschanel, Pelletan, Jean Grave.

3^e série. — Delcassé, Briand, Pouget, Maudslayi, J. Reinach, Richepin, S. Pichon, Coutant (d'Ivry), Rouvier, Claretie, Allemane, Millebrand.

Chaque numéro, 0 fr. 10; chaque série, 1 fr. 20, franco, 1 fr. 30. Les séries 1 et 2 sont brochées, la série 3 le sera vers la fin du mois.

Les abonnements d'un an peuvent partir du premier numéro.

Primes gratuites à tous les abonnés :

1 an (6 francs) : Marat, Desmoulins, Babœuf, par Victor Méric, 3 volumes in-18.

6 mois (3 francs) : 1 portrait sur japon à choisir parmi ceux de Clemenceau, Hervé, Jaurès, Drumont.

3 mois (1 fr. 50) : 12 cartes postales Les Hommes du Jour.

Adresser la correspondance à H. FABRE, 38, quai de l'Hôtel-de-Ville, Paris (IV°).

Le Gérant : Ernest REYNAUD.

IMPRIMERIE La Libératrice (Ass. ouv.)
83, rue de la Santé, Paris.

L'Administrateur-Délégué : L. VERRIER.

E. Reynaud